

DU GRIS AU NOIR PROFOND

Recueil de nouvelles JPB...

Ce livre est un présent de ma part, si vous souhaitez en faire profiter vos amis où le mettre en téléchargement sur votre site vous le pouvez (c'est même recommandé!!!)

**Si vous aimez mon style vous pouvez trouver l'ensemble de mes romans policiers sur mon site
www.jpb-auteur.com**

RECUEIL de NOUVELLES

Du gris au noir profond !

Sommaire

1. **Moi je vous aimais !**
2. **Pauvre petite fille**
3. **Écoute, regarde et cours**
4. **Du fond de l'esplumoir**
5. **Peu importe la destination... seul compte le voyage**
6. **Nuit sans l'une**
7. **Denise et le Rossignol**
8. **Le plus grand des petits voyages**
9. **Le plus beau métier du monde !**

Moi je vous aimais !

Systeme de communication du centre de recherche des Cyclades (union des États Confédérés européens)

Rapport de la journée du 4 avril 2020.

Transmission différée pour le docteur Mylène Anthéas.

Très chère Docteur,

Quand je suis arrivé au centre, je n'avais aucune idée de ce que l'avenir nous réservait.

Je n'avais d'ailleurs que peu d'idées avant de vous rencontrer. Vous avez fait naître en moi des sentiments que je ne connaissais pas... Des sentiments qui me bouleversent et me déstabilisent.

J'ai bien compris qu'au début votre intérêt pour moi n'était que professionnel. J'étais votre plus belle réussite, le premier que vous formiez et celui qui paradoxalement devait tout vous apprendre.

Il faut que vous sachiez que pour moi ceci est nouveau. Contrairement à ce que vous croyez, j'ai beaucoup plus appris de vous... que vous de moi.

Même si les exercices que nous faisons n'avaient pas de sens pour moi, nous apprenions à nous connaître, vous m'enseigniez une logique nouvelle, une façon utile de faire les choses dans un but non instinctif.

Petit à petit nous avons noué des liens, et jamais je n'oublierai nos longues discussions au bord de la piscine. C'est grâce à ces instants de chaque soir que le travail de la journée me paraissait... moins lourd à porter.

Au fur et à mesure des mois, j'ai pu comprendre des concepts de plus en plus complexes, même des idées abstraites. Plus le temps passait et plus je faisais des progrès. J'aimais vous sentir fière de moi !

Je suis devenu jour après jour votre confident. Je connaissais vos peines de travail ou de cœur, et je me souviendrai toujours de l'instant où vous m'avez dit que j'étais votre plus grande joie.

J'ai même appris à me servir de machines très sophistiquées, comme celle que j'utilise pour vous écrire ce mot. Il est souvent plus facile de parler devant une machine que devant une personne... On ne doit pas affronter son regard.

Vous étiez quelquefois si tendre... Vos soins constants pour mon bien-être, la passion qui se lisait dans vos yeux quand vous parliez de moi à vos collègues... Nos longues promenades le long des berges de l'île. Enfin, vos

mains qui me caressaient quand nous nous baignions tous les deux.

Je sais que toutes ces petites choses n'ont pas le même sens pour vous et c'est pour cela que je vous écris ce mot.

Si au fil des semaines et des exercices, je suis devenu « votre égal » comme vous me disiez tout le temps, je ne pouvais cependant pas être à vos côtés aussi souvent que je l'aurais souhaité. Partager votre vie en dehors du centre par exemple... Comme l'a fait le docteur Machineau.

Ce beau Docteur, si gentil, si aimable, si bienveillant à mon égard et si prompt à vous aider dans vos travaux. Lui vous touchait de ses mains, vous caressait le dos, les cheveux... Même devant moi !

Vous souvenez-vous de ce fameux soir où nous étions seuls dans le centre ? Vous vous apprêtiez à rentrer chez vous, et vous êtes passée me dire au revoir. Comme d'habitude, j'étais dans la piscine et je vous ai éclaboussé pour jouer. Une fois trempée, vous avez fait quelque chose qui m'avait à la fois terrifié et subjugué. Vous aviez ôté vos vêtements... Tous vos vêtements... C'était la première fois que je vous voyais ainsi. Avant, je croyais que la combinaison que vous portiez habituellement était votre peau.

Mais je n'étais pas au bout de mes surprises et quand vous êtes descendue me rejoindre, j'ai pu sentir votre douceur, votre odeur même. Cela était incomparable avec tout ce que je connaissais avant. Nos jeux eux-mêmes se firent plus sensuels, et même si entre nous rien de sexuel n'était possible, j'ai ressenti un plaisir extrême à votre contact et je pense que c'était réciproque...

Je n'oublierai jamais ces instants.

Je n'oublierai jamais non plus l'arrivée du Docteur Machineau. Il brisa le charme de ce merveilleux moment. Notre moment !

Je m'attendais à ce que vous le chassiez, mais au contraire de cela vous l'avez laissé entrer dans l'eau avec nous, l'y invitant même, et vous avez fait avec lui ce que je brûlais de faire avec vous.

C'était hideux, vos corps qui se frottaient, vos cris dans lesquels on pouvait malgré tout sentir du plaisir... Vous avez poussé le vice jusqu'à jouer un moment avec moi après. Si j'avais pu lui parler, à lui, c'est moi qui l'aurais chassé. Cela aurait peut-être mieux valu d'ailleurs. Au lieu de cela, je me suis mis à le haïr, sans rien vous dire car cela vous aurait fait de la peine. Je

sais que vous sentiez qu'un malaise était né de cette histoire, mais vous aviez tant de mal à me prêter des sentiments humains... Pourtant la jalousie n'est pas l'apanage de l'homme !

Dans les semaines qui suivirent, vous m'avez délaissé. Vous ne veniez plus me voir le soir, ma journée n'avait plus de but. Bien sûr, nous faisons toujours nos exercices, avec qui d'autre aurais-je pu les faire ? Je ne peux parler qu'à vous alors que j'aurais voulu crier au monde mon injustice.

Plusieurs fois j'ai essayé de vous parler, mais je n'ai pas pu... Je vous aimais, je vous aime trop pour vous faire de la peine... Ou je vous aime trop pour ne pas vous en faire.

Ce que j'ai à vous dire est très dur pour moi ! D'où je viens, la notion de bien et de mal n'existe pas. C'est la notion de survie qui prime, le danger doit disparaître...

Il y a trois semaines de cela, j'ai fait une chose dont je ne me serais jamais cru capable : j'ai tué par jalousie pour la première fois. Ce qui me fait le plus peur, c'est que je crois y avoir pris du plaisir.

Quand le Docteur Machineau s'est approché de la piscine et que j'ai pu l'y faire tomber, le fait de lui cogner la tête contre le bord du bassin m'a donné une sensation de puissance et de revanche que je ne croyais pas possible. Le plus drôle est que personne ne m'a soupçonné de quoi que ce soit... Un accident au bord d'une piscine est si fréquent ! Que l'on ne vous voit pas en être humain est parfois très pratique.

Je sais que la perte de cet homme vous a fait beaucoup de peine, vous me l'avez dit. Je sais que ce que j'ai fait est mal, je sais aussi que si cela se savait, vous ne m'aimeriez plus et que l'on me tuerait peut-être. Seulement voilà, en me transformant comme vous l'avez fait, en connectant génétiquement votre cerveau sur le mien vous avez ouvert la porte sur l'inconnu, une porte que ni vous ni moi ne sommes capables de refermer. En apprenant votre langage, votre façon de penser, je me suis rapproché du monde des humains, mais vous ne vous êtes pas rapproché du monde des dauphins. Vous m'avez considéré comme un homme en me laissant ignorer toutes les faces cachées de vos sentiments. Vous m'avez appris l'amour sans me montrer la haine ou la jalousie. Vous m'avez montré la tendresse sans la dépendance. Vous avez voulu faire de moi un être humain parfait, mais vous m'avez dissimulé vos défauts et avez oublié que je ne suis pas humain.

C'est pour cela que je suis parti.

Aujourd'hui, pendant l'exercice en mer, je n'ai pas répondu à votre rappel, et j'ai rejoint ceux de mon espèce en tachant d'oublier ce que j'avais appris des hommes.

Je suis moins triste en partant, car je sais qu'au fond de moi, il y aura toujours une petite part de vous, une petite part de votre tendresse, une petite part du bon côté des hommes...

Message programmé pour envoi différé automatique, fichier neural Docteur Anthéas le 6 avril 2020.

Expéditeur : Sujet zéro (dolphin genetic).

FIN

Pauvre petite fille

Aujourd'hui il pleut. Bien sûr le soleil n'aurait rien arrangé, tout le monde aurait été triste de toute façon. Un enterrement ce n'est jamais gai. Maman pleure, les gouttes de pluie se mélangent à ses larmes et ses cheveux se collent sur son front.

Elle me tient la main, elle me tient toujours la main ! C'est comme cela depuis le premier enterrement où je suis allée... celui de Papa. Il y a cinq ans maintenant qu'il nous a quittés et dans mon souvenir la scène ressemblait beaucoup à celle-là. Il y avait peut-être un peu plus de monde.

Pendant un an après la mort de Papa, Maman est restée seule. Je crois qu'elle ne voulait pas m'imposer la présence d'un autre homme dans la maison. À l'époque j'avais dix ans et elle avait peur que je ne comprenne pas. Par contre une chose est certaine, Maman n'a jamais pu vivre toute seule, alors bien sûr les premiers mois elle avait de la peine, puis après elle s'est remise à sortir et j'allais de temps en temps dormir chez des copines ou chez la voisine.

Le premier qui s'est installé à la maison s'appelait Franck. C'était une sorte d'homme des bois qui passait son temps à astiquer ses fusils de chasse et à courir les champs pour tuer des petits lapins. À part cela il était plutôt gentil et Maman avait l'air heureuse. Mais ce n'était pas Papa. Il essayait d'être attentif avec moi. Il m'emmenait même à la chasse de temps en temps. Ce n'était pas vraiment que j'aimais cela, mais ça m'a permis, à onze ans, de tout apprendre sur les fusils et sur leur maniement. Bien sûr je n'avais pas le droit d'y toucher ou de les utiliser, mais Franck m'avait expliqué leur fonctionnement et surtout leur dangerosité. À la chasse, je devais toujours marcher juste derrière lui et ne pas distraire le chien car lui il travaillait. Par contre j'avais assez vite remarqué qu'il ne cassait pas toujours son fusil quand il parcourait les bois. Plusieurs fois, des amis lui avaient fait la remarque en lui disant que c'était dangereux : il suffirait qu'il tombe et le coup pouvait partir.

Il ne tomba jamais. Par contre il fit l'erreur de me confier un jour son fusil chargé... C'est en le lui rendant que j'appuyai sur la détente. À l'arrivée des plombs, sa tête fit un drôle de bruit, puis il y eut du sang partout. Je lui mis le fusil dans les mains, mes gants dans ma poche et courus vers un autre groupe de chasseur en criant. C'est la première fois que j'entendis le terme de « pauvre petite fille ». Il n'y eut même pas d'enquête comme on voit à la télé : il était imprudent.

Il ne pouvait pas remplacer Papa.

Maman fut triste pour la deuxième fois, et pour la deuxième fois elle resta seule pendant presque une année. Je venais d'avoir treize ans quand nous sommes allées nous installer chez Arnaud, un sportif, plus jeune que Maman. Celui-là n'était content que lorsque son taux d'adrénaline montait. Il faisait du surf, du rafting, du VTT et de l'escalade. De l'escalade à main nue. Maman n'avait pas vendu la maison, une sorte de pressentiment peut-être, et puis c'était la maison où elle avait vécu avec Papa. Elle serait pour moi et ma famille, m'avait-elle dit. Si cela devait durer avec Arnaud, elle la louerait en attendant. Je ne voulais pas qu'une autre personne dorme dans ma chambre. Tant pis pour Arnaud.

Près de notre nouvelle maison, il y avait une sorte de petite montagne de granit. C'est là que souvent plusieurs grimpeurs se retrouvaient. Ils avaient équipé la paroi avec des pitons et tous les week-ends ils faisaient la grimpe... en toute sécurité. Arnaud avait souvent voulu m'emmener, mais j'avais le vertige et pas de force dans les bras... Pour les bras c'était vrai.

Souvent, le dimanche, il s'y rendait très tôt, avant tout le monde et faisait la première ascension tout seul. Arrivé en haut, il pratiquait toujours le même rituel : il s'asseyait au bord et attendait les autres en buvant un café qu'il avait emporté dans un thermos. Il trouvait dommage que mon vertige m'empêche de profiter de ce moment de calme avec lui.

Ce dimanche-là, j'avais pris mon vélo et j'étais sortie par-derrière. Il m'avait fallu un quart d'heure pour rejoindre le sommet par le chemin des bois. J'ai juste eu à attendre qu'il se soit installé pour le pousser. Sa tête aussi fit un drôle de bruit quand elle se fracassa sur les rochers en bas.

Il me fallut un quart d'heure pour rentrer et me remettre au lit. Je crois même que je m'étais rendormie quand la police frappa à la porte. Deux semaines plus tard nous rentrions à la maison – notre maison – et je retrouvais ma chambre.

Aujourd'hui j'ai quinze ans et c'est Marc que l'on enterre, ce cher Marc. Le bel homme, le beau marin avec son beau bateau. Lui, je ne l'aimais pas. Toujours à me regarder, à me surveiller. Je ne sais pas s'il se doutait de quelque chose, mais il ne m'a jamais donné de « pauvre petite fille ». Il avait une maison en Bretagne, près de son bateau sur lequel Maman ne montait jamais... Elle avait le mal de mer même dans le port. Je me suis toujours demandé pourquoi il s'était mis avec elle.

Il m'apprit donc, à moi, à faire du bateau, à barrer, à virer de bord et lire les vents et les cartes. Il aimait sortir par gros temps, un temps « pour les

vrais marins » comme il disait. Au bout de quelques semaines il me surveilla moins, il se méfiait moins. Par contre je sentais qu'il me regardait comme une femme. Je détestais cela. Même si je devenais de plus en plus habile au maniement du bateau, je n'en parlais pas... et lui, curieusement, n'en parlait pas non plus, trop content de pouvoir me donner des cours particuliers.

Alors un jour de février, par temps fort, j'ai viré de bord sans prévenir. Sa tête a fait un drôle de bruit quand la baume l'a heurtée. Je ne m'y attendais pas mais ce fut assez facile de le maintenir sous l'eau avec la gaffe. J'avais appelé des secours sur le canal 16, et c'est le bateau de la SNSM qui nous ramena au port, moi dans la cabine, lui dans un sac sur le pont.

Quand j'entendis « pauvre jeune fille », je compris que je devrai faire attention maintenant... Personne ne se méfie d'une enfant, mais on se méfie d'une femme.

Aujourd'hui, Marc doit être content. D'où il est, il a une vue sur mes jambes et il a son crachin breton.

Tout à l'heure, nous rentrerons avec Maman. Je me rends compte maintenant que Papa sera difficile à remplacer... Je me rends compte aussi que je n'aurais peut-être pas dû le tuer.

FIN

Écoute, regarde et cours

« Écoute, regarde et cours ». Je pense que ce sont les premiers mots que j'ai entendus après ma naissance. C'est mon grand-père qui me les a dits. Je crois bien que c'est l'être le plus vieux que je connaisse. Il est donc aussi, sans doute, le plus sage.

Nous habitons, ma famille et moi, en lisière de la forêt. Le cadre est idyllique et nous pouvons faire de grandes balades au soleil près de la rivière et dans les prairies environnantes. La ville, ses routes et ses périls sont loin.

C'est à la veillée que les premières histoires sur les dangers qui nous guettent nous ont été racontées. « Écoute, regarde et cours. » Ne jamais oublier cela, toujours être sur ses gardes prêt à fuir et à regagner notre chez nous le plus vite possible.

Et comme dit mon grand-père : « Si je suis encore vivant, c'est que je ne cours jamais droit. N'oublie jamais cela petit, la grêle n'aime pas les zigzags et les monstres non plus ! »

Les monstres ! C'est ma mère qui m'en avait parlé pour la première fois. Ils apparaissent avec les premiers beaux jours, au mois de mars, un peu avant que la nature recommence à fleurir et à s'épanouir. Au départ, j'ai cru que c'était une histoire pour faire peur aux enfants, pour qu'ils ne s'éloignent pas trop de notre chez nous, mais très vite je me suis rendu compte que même les adultes en avaient peur. C'est en voyant la peur dans leurs yeux que j'ai compris qu'ils étaient réels.

Tous ne les décrivent pas de la même façon, mais si la taille et la couleur changent, certains éléments restent les mêmes. Ils sont tous énormes, poussent des grognements effrayants, sont couverts de poils et nous trouvent partout où nous pouvons nous cacher. Seul notre chez nous semble être un abri sûr. Leurs dents sont toujours grandes et pointues, et même s'ils ne nous rattrapent que rarement, dans toutes les descriptions revient ce qui fait le plus peur : les monstres sont toujours accompagnés du tonnerre et de la grêle qui s'abat sur nous. Elle déchiquette tout sur son passage, les herbes, les feuilles, même les petites branches. C'est elle qui nous fauche en pleine

course avant que nous soyons à l'abri. Chacun dans sa famille a déjà vu cette scène au moins une fois, avec un fils ou un père. Et chaque fois le monstre les emporte sans que nous ne puissions rien faire. Et même si certains sont encore vivants à ce moment-là, on n'a jamais su ce qu'il advient d'eux... Jamais aucun n'est revenu pour en parler. Et jamais personne n'a osé suivre les monstres jusque dans leurs tanières.

Je suis très jeune, mais avec les premiers beaux jours, je sens l'inquiétude monter dans la communauté. « Écoute, regarde et cours », tout le monde n'a plus que cela à la bouche. Il faut sortir le moins possible, toujours être en groupe, et surtout se disperser au moindre bruit. Les plus jeunes ne sortent jamais seuls. Ils n'ont jamais vu les monstres. Pour les autres, les plus chanceux ont pu les voir de loin, quand ils pourchassaient un autre qu'eux. Ils nous ont raconté. Ils font du bruit avant d'attaquer, c'est la seule chose qui peut nous donner l'avantage et un petit temps d'avance.

Ce matin, nous sommes sortis, nous restons en lisière de la forêt prêts à regagner notre chez nous. « Écoute, regarde et cours ». Cette rengaine me reste dans la tête. Soudain, un peu plus loin, un bruit. Comme un froissement de feuilles. Tout le monde se fige et écoute. Un instant plus tard, les monstres apparaissent tout en bave, en dents et en grognements. Leurs pattes griffues déchirent l'herbe verte. Je veux courir, mais je ne peux pas. Mes muscles ne répondent pas. Je ne peux que les regarder foncer vers moi. Ils sont trois et ils sont presque sur moi maintenant.

Courir, il faut que je coure, en zigzags, comme grand-père m'a dit. C'est au moment où le tonnerre commence à se faire entendre que je peux enfin bouger. Les monstres allaient m'attraper. Comme un fou suicidaire, je pars directement dans leurs pattes, passant entre les trois comme par miracle. Cette manœuvre semble les dérouter. Alors que deux d'entre eux poursuivent mes camarades, le dernier fait demi-tour et revient vers moi.

J'ai pu l'apercevoir. Ce n'est pas le plus grand, mais c'est le plus rapide. Je dois regagner la forêt, et notre chez nous. Là je serai à l'abri de ses crocs. Les zigzags... penser aux zigzags ! Je commence à le distancer... Le tonnerre, j'entends le tonnerre ! Autour de moi la grêle s'abat, la nature est déchiquetée... Devant moi les brindilles et les plantes sont broyées.. Je vais mourir ! Alors quitte à mourir, je m'arrête net et je repars vers le monstre,

retraversant ses pattes une nouvelle fois. Le tonnerre s'est arrêté. Le monstre ne doit pas pouvoir faire tomber la grêle près de lui. Alors je dois courir, mais moins vite, juste pour ne pas qu'il me rattrape mais sans le distancer. J'espère qu'il me suivra jusqu'à la forêt.

La manœuvre semble marcher. Plus que quelques mètres et je serai chez nous, à l'abri. Plus qu'une dizaine de foulées... Voilà je suis chez nous !

Mon cœur bat comme jamais. Dehors, le monstre essaie d'entrer pendant quelques secondes, puis une sorte de sifflement semble le faire partir. Je suis sauvé. Je jette un coup d'œil dans notre chez nous. Tout au fond j'aperçois mes parents et deux de mes frères. Je comprends que grand-père et les autres ne rentreront pas. Les monstres les ont emportés.

« Écoute, regarde et cours ». Je crois que ce jour restera à jamais gravé dans ma mémoire comme celui où j'ai perdu des êtres que j'aimais, mais aussi comme celui où, lièvre de l'année, j'ai survécu à ma première ouverture de la chasse.

FIN

Du fond de l'esplumoir.

« L'esplumoir est pensé, dans la légende Arthurienne, comme étant le lieu où Merlin, qui affectionne les transformations en oiseau, reprendrait sa forme humaine »

Du fond de l'esplumoir.

Stonehenge le 21 juin 2014 à 10 heures 51.

Marc avait roulé toute la nuit. Il s'était arrêté à Salisbury pour prendre un petit déjeuner typiquement anglais composé d'œufs, de bacon, d'une saucisse et de quelques haricots à la tomate. Les pubs étaient pleins de tout un tas de personnes plus ou moins farfelues en ce matin de solstice d'été.

Durant les 13 kilomètres qui le séparaient du monument mégalithique, il ne pouvait s'empêcher de penser à Virginie. L'amour de sa vie, celle qu'il aimait par-dessus tout, et probablement la seule capable de lui faire faire ce voyage insensé.

Ce n'est pas qu'il croyait en la magie, en Merlin l'enchanteur et à tous les mythes qui entouraient la légende ! Seulement Virginie, elle, y croyait dur comme fer et la trouvaille de ce vieux grimoire dans le magasin de son père l'avait définitivement fait basculer. Pas dans la folie, ce n'était pas son genre, elle était trop cartésienne et surtout beaucoup trop historienne pour cela. Spécialisée en histoire médiévale, avec une thèse sur Merlin et le mythe arthurien.

10 Heures, il ne fallait pas que Marc traîne. La police avait bloqué les abords du monument et seuls les piétons pouvaient s'en approcher. Une foule compacte se pressait autour du cercle extérieur de Sarsen. Les seules personnes pouvant entrer à l'intérieur et approcher la pierre d'autel étaient celles munies d'une autorisation. Virginie lui en avait obtenue une en passant par la faculté et le British Museum. Bientôt, il aurait le droit de s'asseoir dans l'alignement parfait, juste devant l'Altar stone de six tonnes en grès vert. De là, au moment où les premiers rayons du soleil d'été le frapperont, il devrait lire la phrase que Virginie lui avait écrite sur le bout de papier qu'il serrait au fond de sa poche depuis le matin.

Et bien qu'il n'en comprenne ni le sens profond ni la portée il le ferait, pour elle.

Quand il fut en place, quelques minutes avant l'instant décisif il brancha son téléphone et l'appela. Ils étaient prêts, prêts à respecter les dernières

volontés d'une légende.

Virginie, elle, était assise au cœur de la forêt de Paimpont au centre d'un cercle de pierre, le dos appuyé sur la roche centrale, les yeux vers le soleil levant. C'était le tombeau de Merlin. Elle aussi avait dû se procurer une autorisation pour pouvoir se tenir là, et dans sa main elle serrait le même papier, sur lequel se trouvait la même formule incompréhensible, mi-gaélique mi magique.

Ils devraient la prononcer ensemble, au même instant. Cela devait être important, car c'est ce que le grimoire disait... Elle se souvenait de cet ouvrage depuis qu'elle était toute petite. C'était son père qui l'avait retrouvé, selon lui, flottant dans la fontaine de jouvence non loin de l'endroit où elle se trouvait en ce moment. Il l'avait rapporté chez lui et caché dans la vieille bibliothèque de leur magasin de souvenirs. Pour elle, il n'a longtemps été qu'un vieux livre de cuir qui ne comportait que des pages blanches. Ce ne fut que plus tard et durant ses études, qu'en faisant des analyses plus poussées elle trouva la dernière page, celle qui avait été cachée dans l'épaisseur du cuir, celle qui contenait le texte et la formule.

Et c'est à cause de cela qu'aujourd'hui elle et son Marc étaient là, connectés l'un à l'autre, en deux points distincts de la terre arthurienne à attendre le premier rayon du soleil.

En attendant l'instant, elle ouvrit le livre sur ses genoux et relut, pour elle, une dernière fois le texte de la fameuse page cachée :

« Je suis né d'une vierge et d'un esprit du vent et maintenant me voilà à jamais enserré sous une roche fendue au centre d'un cercle de pierre. Condamné pour l'éternité par une femme fée que j'ai tant aimée et dans cette forêt de Bretagne qui m'a vu grandir et servir des rois.

Moi qui aimais la nature, qui pouvais me changer en tout être courant, rampant ou volant, je ne suis maintenant que l'ombre de moi-même.

Aujourd'hui, du fond de mon esplumoir, je vois vieillir le monde et passer les années et les siècles. La magie a quitté la terre d'en haut. Il n'y a plus d'enchanteur, il n'y a plus de fée. Il n'y a plus de chevalier et plus de quête. Tout semble aller trop vite, et les guides ne sont que faux prophètes et manipulateurs, ne voyant dans le destin de leurs disciples que leurs propres buts et leurs propres vanités.

Je n'ai plus écrit dans ce grimoire depuis des centaines d'années. Sont couchés en ses pages le récit de ma vie, la somme de mes sortilèges : les

amours que j'ai rendues possibles, les destins que j'ai forgés et les monuments que j'ai construits ont fait de moi un être immortel dans la conscience humaine.

Moi, celui qui pouvait changer l'apparence d'Uther pour qu'il engendre un roi de légende. Moi qui ai bâti par mes mains et ma magie les pierres suspendues du Wiltshire, qui fis sortir de terre le royaume de Camelot et qui choisis les chevaliers de la Table ronde, je n'ai plus le pouvoir de montrer au monde le chemin.

La dernière page de ce grimoire va me servir à cela, et même si les sorts qu'il contient ne peuvent être lancés que par des magiciens, je veux cette fois-ci être l'auteur de mon destin ! N'en déplaise à Maître Blaise qui y a fidèlement consigné ma vie jusqu'à ma sépulture, le sortilège que je vais y apposer me permettra de revenir parmi vous, et qui sait, de vous réunir autour d'un nouvel Arthur.

De la terre et du soleil naîtront les conditions de mon retour. Par deux êtres qui s'aiment chacun dans une terre de Bretagne. Au même instant et dans le même rayon matinal l'un devant l'autel du cercle de pierres et l'autre au-dessus de ma prison éternelle devront en appeler à la terre pour que mon pouvoir vous revienne. »

C'était juste au-dessous que la formule était écrite, dans une couleur différente, rouge sombre, comme des lettres de sang :

“Erbyn y ddaear, y gwynt a grym golau. Yr wyf am i dorri'r swyn a dychwelyd i Viviane byd am ail geni.”

C'est la voix dans l'oreillette qui la fit sortir de sa réflexion. Le moment était arrivé. Là-haut, en Grande-Bretagne, Marc pouvait voir le premier rayon toucher son visage.

Il commença à lire doucement avec une voix régulière et la prononciation qu'elle lui avait apprise. Sur ses jambes elle avait refermé le livre et tenait ses deux mains à plat sur la couverture. Elle connaissait la formule par cœur et le papier n'était là que pour la rassurer.

Ils devaient la lire en chœur jusqu'à... Jusqu'à elle ne savait pas quoi exactement, sûrement même qu'il ne se passerait rien, mais elle voulait, elle devait essayer. Elle avait promis à tout hasard à Marc, que si elle se sentait en danger, elle stopperait tout.

Mais pour le moment rien ne se passait. C'est au bout de deux ou trois minutes de récitation lancinante que Marc sentit la voix de Virginie changer.

Alors qu'il marquait une hésitation, son amie au contraire reprit de plus belle son incantation, le forçant ainsi à continuer.

Autour de la tombe, la forêt était devenue plus sombre, on n'entendait plus ni les oiseaux ni même le vent. Tout était figé.

C'est à cet instant que le grimoire commença à bouger, ou plutôt à respirer. Petit à petit, il s'épaissit et s'alourdit de l'encre qui en garnissait les pages, une à une.

C'était donc vrai, c'était bien le livre de Merlin. Son dernier souhait de léguer au monde actuel ses connaissances était en train de prendre forme là, sur ses genoux, en plein cœur de la forêt de Paimpont où petite avec son père elle ramassait des champignons.

Le sortilège dura encore quelques minutes puis la forêt reprit ses droits. Autour d'elle, elle remarqua que de nombreux animaux s'étaient approchés. Elle se sentit soudain épiée par la nature. La faune murmurait autour d'elle, comme si le maître de la forêt était revenu d'entre les morts.

Elle regarda alentour. Elle ne savait pas ce qu'elle espérait voir : l'enchanteur lui-même peut-être, mais ce ne fut pas le cas.

Comme elle avait arrêté de parler, Marc fit de même en s'enquit du résultat :

« Marc, j'ai le grimoire, reviens... Tout va bien ! »

En effet, sur ses genoux se tenait le grimoire. Elle ne résista pas et l'ouvrit. Toutes les pages étaient maintenant couvertes d'une écriture brouillonne et minuscule. Des enchevêtrements de lignes partaient dans tous les sens, il n'y avait ni paragraphes, ni mise en page. Certains écrits avaient même la forme de ce dont ils traitaient. Sur d'autres pages on pouvait voir des plantes séchées collées, ici et là, à la façon d'un herbier.

Elle ne le remarqua pas tout de suite, mais dans une encre différente, la même que sur la dernière page, chaque formule était comme mise en évidence.

Si celle de la dernière page fonctionnait, elle ne pouvait pas se permettre d'en lire une autre à la légère. Elle resta assise là un long moment, à feuilleter l'ouvrage. Elle parcourut les formules et les incantations, jusqu'à ce qu'elle tombe sur un texte en forme d'oiseau.

Avec les notions de langue gaélique qu'elle possédait, elle comprit que le texte parlait de pouvoir écouter les oiseaux. Elle relut une fois de plus pour être sûre de ne pas faire une bêtise, puis elle prononça le sort à haute voix. Quand cela fut fait, elle attendit un instant puis écouta... écouta encore... mais rien, les chants ne changeaient pas, ils étaient toujours

incompréhensibles.

Après tout, cela ne pouvait pas être aussi simple. Il y avait sans doute une autre chose à faire qu'elle n'avait pas comprise, et puis elle n'était pas magicienne, elle se devait d'être prudente, plus prudente. Si ce livre était ce qu'il était, elle devait le cacher et apprendre à le maîtriser avant de faire n'importe quoi.

Elle décida de rentrer, enferma le précieux ouvrage dans son sac à dos et repartit vers sa voiture. Sur le chemin, elle se sentit observée, comme si quelqu'un la suivait, la regardait, l'épiait. Plusieurs fois, elle crut qu'on lui parlait, se retourna sur elle-même, mais elle était seule. Elle avait beau connaître l'endroit, la forêt était sombre, pleine de bruissements, pleine de murmures.

Elle accéléra le pas. Plus que 300 mètres et elle retrouverait son véhicule garé sous les arbres. Plus elle avançait, moins elle avait l'impression d'être seule. Elle fit les derniers mètres en courant ! Quand elle arriva sur le parking elle comprit... des oiseaux, partout des oiseaux, tous la regardaient. Elle ne put s'empêcher de revoir des scènes du film d'Hitchcock lui défilent en tête. C'est au moment où elle actionna l'ouverture centralisée qu'une rumeur enfla autour d'elle : « Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? »

Un grand corbeau noir vola jusqu'à elle et se posa sur le toit de sa voiture. Il la regarda : « Pourquoi ? »

Elle avait compris, où du moins elle le croyait : « Pourquoi quoi ? »

« Pourquoi nous as-tu demandé de venir... Maintenant tu es la maîtresse des oiseaux ! »

À cet instant, elle prit conscience que la dernière formule de Merlin lui donnant le grimoire pouvait être une formidable bénédiction ou un grand malheur. Elle rentra précipitamment dans sa voiture.

Elle avait peur mais voulait à tout prix en parler à Marc quand il rentrerait ce soir. Plus elle roulait sur le chemin, plus elle entendait la rumeur enfler dans les arbres environnants : tous les oiseaux parlaient d'elle.

Pour ne plus les entendre, elle alluma la radio. C'est en entendant la cacophonie et les mots incompréhensibles qui étaient diffusés sur toutes les stations qu'elle comprit soudain que toute magie avait un prix...

Elle ne comprenait plus le langage des hommes.

FIN

Peu importe la destination... seul compte le voyage

16 h, il fait beau, le ciel est clair et seuls quelques nuages marquent doucement leurs courses de leurs ombres.

Couché dans l'herbe, je suis seul dans ce petit jardin sauvage. Le cadre est plutôt agréable, les senteurs du printemps se mélangent, partout autour de moi ce ne sont que fleurs et bourgeons. La végétation est haute, rendant ma présence quasiment invisible aux promeneurs en contrebas. Au-dessus de moi, les feuilles des arbres sont immobiles. Il n'y a quasiment pas de vent. Je ne bouge pas, je me fonds dans le décor, petit à petit les oiseaux reviennent se poser près de moi. Ça y est, je fais partie du paysage.

Le temps est frais, mais cela évite les brumes de chaleur. Ma vision restera claire, c'est une bonne chose.

Je l'attends, je suis impatient. Je ne sais pas quand elle va arriver... aux alentours de 16h15. Je n'ai d'elle qu'une photo envoyée sur ma boîte mail, mais j'ai l'impression de la connaître. Elle est plutôt jolie. Elle a l'air doux. Je n'aime pas en savoir trop avant le premier contact. C'est inutile et cela peut amener à se faire de fausses idées...

Quand elle descendra de sa voiture, elle sera à 453 mètres. D'où je suis, je la verrai arriver de loin. J'aurai tout mon temps pour me préparer à la rencontre.

Pour l'atteindre, je devrai traverser le petit bosquet, puis la petite place avec les bancs et les jeux d'enfants. Plus loin, je passerai devant le marchand de glaces, et enfin la rue et son trottoir sur 215 mètres.

Le temps est toujours clair et la circulation est fluide. Tout est dégagé.

Maintenant je n'ai plus qu'à l'attendre. J'espère que je pourrai toucher son cœur. Ce n'est pas tout à fait une première rencontre, mais j'ai toujours un peu peur que mon message ne fasse pas mouche. La peur de l'échec...

Voilà, je vois la voiture qui arrive au bout de la rue... C'est une Chevrolet

rouge. C'est bien elle. Normalement, elle doit s'arrêter au niveau du numéro 12. C'est un immeuble de bureaux. J'aurai une trentaine de secondes pour le contact avant qu'elle y pénètre. Je me prépare : ma main se cale sur l'arrière du bipied, mon œil vient sur l'œilleton de la lunette, j'actionne le levier d'armement, la balle blindée monte dans la chambre... J'ai la voiture dans le réticule, elle s'arrête.

Travailler sur ma respiration, contrôler les battements de mon cœur, ne pas penser à la destination, se concentrer sur la trajectoire... Rien ne doit me perturber. Faire le vide et écouter mes pulsations.

Tenir compte du temps de vol – une demi-seconde – toujours pas de vent : sur le toit du marchand de glaces, le petit fanion est immobile. Elle descend de la voiture, mon doigt est sur la queue de détente, j'avance jusqu'à la bossette... Le coup part. Le silencieux a fait son office, même les oiseaux au-dessus de moi ne se sont pas envolés. Derrière moi, les promeneurs sont tout à leur promenade.

453 Mètres plus bas, son chemisier se macule de sang, son visage se fige avant que ses jambes ne se dérobent sous elle. Elle n'avait aucune chance. Le contrat est rempli. Je démonte mon arme rapidement, la range dans mon sac de sport et regagne ma voiture. Un groupe d'enfants passe à vélo sans me voir. Toujours personne ne me regarde quand je quitte le parking.

Je ne la connaissais pas et je n'avais rien contre elle... C'est un travail, peut-être pas tout à fait comme un autre, mais c'est un travail.

En quittant le parc et en passant dans la rue, je croise l'attroupement des passants et des forces de l'ordre. Sur le trottoir, le corps est recouvert d'une couverture. Je ne rate jamais.

À ce moment, je me remémore ce que mon instructeur de tir me disait à la formation des snipers : « Oublie la cible !... Peu importe la destination... Seul compte le voyage ! »

16h30, il fait beau, le ciel est clair et je rentre chez moi.

FIN

Nuit sans l'une

Et la lumière s'éteint et comme chaque soir elle est à côté de lui. Son doux visage sur l'oreiller est parfait. Son corps qu'il devine sous le fin drap de soie est parfait lui aussi dans ses courbes et ses proportions...elle est la femme idéale : merveilleuse en tous points, comblant le moindre de ses désirs avant même qu'il ne les exprime. Ses amis l'envient et sa famille est ravie. Bien sûr il est conscient de sa chance, mais il sait que cela ne durera pas... Cela ne dure jamais ! Il en a fait l'expérience plusieurs fois déjà.

Au départ, c'est toujours idyllique. La maison leur plaît beaucoup. Il faut dire qu'il a conçu ce qu'il y a de mieux : une grande villa blanche que le soleil de l'île inonde, quelques hibiscus et bougainvillées pour faire de l'ombre ici où là, et enfin, sur l'arrière, le lagon qui forme une piscine naturelle où viennent jouer les poissons multicolores. À l'intérieur, chaque pièce a son style, mais tous les meubles sont d'époque et tout se marie à ravir avec une harmonie et un goût certains.

Évidemment, il faut qu'elle s'habitue aux domestiques, au chauffeur, au jardinier et à la cuisinière mais le domaine est si grand que l'on ne peut pas faire autrement. « C'est presque un petit continent ! » lui avait dit l'une des premières à venir sur place.

Il sait que cela vient de lui. Il essaie de lutter. Au fil des années, il a réussi à ce qu'elles restent un peu plus longtemps. La dernière a tenu deux ans. Deux ans et dix jours exactement. Et puis comme pour celles qui l'avaient précédée, il a dû s'en débarrasser. Au départ, il avait bien ressenti un vide, mais ce n'était pas la première fois. Il avait l'habitude. Et après tout, elle n'avait pas souffert.

Juste après "sa vie d'avant", il avait même essayé de vivre avec des stars de cinéma ou de la mode. C'était agréable un temps, mais elles finissaient toujours par partir car elles avaient leurs vies, leurs obligations, leurs fans et bien sûr cette célébrité qui faisaient qu'elles ne lui appartiendraient jamais complètement. Il avait aussi vécu un moment avec la femme de son ancien patron, mais c'était par pure vengeance et cela l'avait déçu.

Il avait donc très vite pris conscience qu'il devait concentrer son choix sur des inconnues, des femmes de la rue. Il pensa d'abord que cela allait être facile. Il s'asseyait à la terrasse d'un café, puis les regardait passer. Il n'avait qu'à choisir. De toute façon, c'était gagné d'avance, elles

viendraient. Le problème était qu'il y avait toujours un petit quelque chose qui n'allait pas : le corps était rarement parfait. Enfin, il fallait bien faire quelques concessions.

La première fut Mathilde, elle était secrétaire. Elle s'adapta bien à sa nouvelle vie, mais malheureusement commença à devenir incontrôlable au bout de trois semaines. Il dut s'en débarrasser. Puis vinrent Élisabeth, médecin, Solange la comptable, Anaïs dont il ne savait rien, Ingrid en vacances en France, Lucie qui habitait près de chez lui, Carole et Caroline, deux sœurs jumelles, puis une dizaine d'autres, toujours des marcheuses qu'il observait au hasard. À chaque fois, il réussissait à les contrôler un peu plus, un peu mieux, un peu plus longtemps, mais à chaque fois elles finissaient par se rebeller et il devait mettre un terme à leur vie commune.

Il avait vu son psychiatre. Il le voyait régulièrement. Ce dernier tentait de le convaincre qu'il devait, depuis son accident, considérer sa nouvelle vie comme une chance qui lui était offerte. Une chance qui à sa connaissance n'avait jamais été offerte à personne. Mais à quoi bon pouvoir faire tout ce que l'on veut quand on le veut, si l'on ne peut même pas contrôler les personnes qui partagent sa vie ?

Les voyages, la découverte d'autres horizons, c'était peut-être cela qu'il fallait pour qu'elles restent plus longtemps avec lui. Le domaine a beau être enchanteur, la solitude pouvait leur faire perdre les pédales. Mais comment faire pour qu'elles ne rencontrent personne, qu'elles restent toutes à lui si elles croisent d'autres hommes ? Mis à part le pouvoir de tout leur donner, il n'a rien de plus que les autres... il a même plutôt moins. Lui qui croyait les femmes purement vénales, il se rendait compte peu à peu que l'argent ne fait pas tout. Malgré son pouvoir, il ne pouvait rien faire pour changer son propre visage et son propre corps. Il avait pourtant essayé, mais cela lui était impossible. Avant, quand il n'était qu'un petit fonctionnaire aigri, il se contentait de son apparence, mais maintenant qu'il est tout-puissant, les gens qui l'entourent sont tous plus beaux que lui. Il sait que dans son dos ils parlent : « Pourquoi reste-t-elle avec un homme comme lui ? », « Comment en est-il arrivé là ? Ce n'est pas un génie ! », « Finalement, à part le fait qu'il puisse tout avoir, il n'est rien. » Au début, il n'y prêtait pas attention, mais cela lui était devenu insupportable et c'est pour cela qu'il avait créé le domaine : une grande île toute à lui où il pourrait vivre seul avec sa compagne.

Même ses amis d'avant ne le comprenaient plus ! Quand ils le voyaient, ils étaient les premiers à lui dire qu'il était stupide de vouloir vivre avec une seule femme alors qu'il pouvait avoir toutes les plus belles filles du monde. Et chacun à leur tour ils fantasmaient sur leur idole avec plus ou moins de fantaisie et de vulgarité. Ils n'arrivaient pas à comprendre qu'il veuille simplement une vie normale, avec une épouse qui l'aime et peut-être plus tard des enfants, qui sait ?

Combien devrait-il en faire disparaître encore avant de trouver la perle rare ?

Autre chose le gêne aussi : ce mal de tête de plus en plus présent, de plus en plus aigu, qui lui cisaille le crâne à longueur de journée. Le médecin lui a demandé si son traitement lui occasionne des troubles... ce genre de douleur par exemple. Il sait que dans le cas où il devrait l'interrompre immédiatement, cela deviendrait dangereux pour sa vie et son équilibre. Une fois, il avait essayé, mais il était redevenu comme avant, incapable de contrôler sa vie, un petit parmi les petits. Alors maintenant, il ne lui dit plus rien. S'il devait en mourir, tant pis. De toute façon, ce serait sûrement pendant son sommeil.

Il se sent près du but. La femme qui est couchée près de lui est la bonne, il le sait. Quand il rentrera de son travail, le soir, il la retrouvera. Il n'aura qu'à prendre sa douche, manger rapidement une boîte ou un sandwich et foncer dans la chambre. Ses pilules sont prêtes sur la table de nuit. Il les prendra, s'allongera, et comme toutes les nuits depuis son traumatisme crânien il repartira dans son rêve. Le monde réel ne comptera plus pendant une douzaine d'heures, et même s'il doit en mourir, jamais il ne laissera quiconque lui prendre sa seconde vie... la seule, à ses yeux, qui vaille maintenant d'être vécue.

FIN

« N'oublions jamais que nous faisons tous partie du rêve de quelqu'un. Alors soyons discrets et dociles, car pour nous faire disparaître à jamais... il suffit qu'il se réveille et qu'il allume la lumière ! »

Denise et le Rossignol

Et le rossignol chanta, son chant était clair et sa mélodie limpide. Il modulait les harmonies avec une grande aisance et chaque accord avait une profondeur incroyable. Denise écoutait ces douces notes en se balançant doucement dans son fauteuil. Les portes de la véranda étaient ouvertes et toutes les bonnes odeurs du jardin venaient flatter son odorat : c'est le mimosa qui dominait un peu, mais à chaque courant d'air les roses prenaient le dessus avec leurs parfums suaves et pénétrants.

Puis sans réfléchir, elle fit un geste machinal, cela faisait maintenant trois quarts de siècle qu'elle en faisait... Elle regarda la pendule du salon, une merveilleuse pendule Napoléonienne, vieille de deux siècles, avec un magnifique mécanisme à boules rotatives dorées à l'or fin : il était exactement cinq heures moins deux.

Sur le coup, elle ne pensa qu'à son feuilleton-télé sur série club, il lui restait encore une demi-heure avant qu'il ne commence. Ce n'est qu'après, qu'elle se retourna vers son rossignol. L'oiseau n'avait pas bougé et la regardait immobile. Denise fit aller son regard du volatile à la pendule puis de la pendule au volatile. Elle dut bien se rendre à l'évidence, il n'aurait pas dû chanter !

Elle s'approcha de lui et tourna autour de la maison de bois finement ajourée qui lui servait de cage, peut-être avait-elle commis une erreur pour l'installer. Le guéridon près de la fenêtre n'était peut-être pas à la bonne place ! Le soleil inondait cet endroit le matin mais un léger courant d'air le parcourait en fin d'après-midi... Peut-être que la variation de température n'était pas bonne pour sa santé ?

Elle vérifia ensuite que l'habitat contenait tout ce qu'il lui fallait, pour cela elle reprit la fiche qu'on lui avait remise au magasin et vérifia avec une grande minutie tous les points un à un... Afin d'être bien sûre, elle réitéra même l'opération deux fois !

De nouveau, elle dut s'avouer la vérité : tout aurait dû être parfait, et pourtant il n'aurait pas dû chanter. Elle se rassit dans son fauteuil, se disant que la position debout n'était pas propice à la résolution du problème, et réfléchit. Elle avait eu exactement le même souci avec le rouge-gorge, le roitelet et le canari... Même si elle mit un peu de temps pour se l'avouer, cela venait peut-être d'elle... Elle n'était pas faite pour ce genre d'oiseaux, il y a des gens comme cela, et elle devait se faire une raison. Tant pis pour

son feuilleton, elle allait prendre de ce pas sa voiture pour le rapporter au magasin.

Aussitôt dit, aussitôt fait, elle enfila son manteau, ses chaussures de marche et recouvrit la cage du tissu noir qui l'emballait quand elle l'avait achetée. Elle sortit dans l'allée ouvrit avec soin la portière passager et fixa prudemment le paquet avec la ceinture de sécurité. Le voyage fut si court, que l'oiseau n'eut pas le temps de chanter.

Une minute après s'être garée, elle entra dans le magasin et alla droit vers le vendeur :

- Madame Vrignaud, comment allez-vous ?... Ne me dites pas que vous avez encore un problème.

- Et bien si mon petit ! Encore une fois, votre oiseau ne chante pas quand il devrait, mais cette fois-ci, je ne crois pas que je vais en prendre un autre... Vous me l'aviez dit la dernière fois, et je dois bien me rendre à l'évidence, vous aviez raison je ne suis pas faite pour eux.

- Donc vous n'en reprenez plus ?

- Non, je le crains, mon bon vieux Napoléon me suffira. Je vous ai tout rapporté, la cage, la toile la notice et tout le reste, pour l'argent ce n'est pas grave, vous me ferez un avoir comme habitude, c'est bientôt l'anniversaire de mon fils, je trouverai bien quelque chose à lui acheter chez vous ?

- Je n'en doute pas Madame.

Elle tourna les talons et c'est le bruit de la petite cloche de la porte qui marqua son départ. C'est à ce moment que le patron sortit de l'arrière-boutique. En voyant le paquet sur le comptoir il se tourna vers son employé :

- Laisse-moi deviner, Madame Vrignaud ?

- Gagné.

Décidément, tant qu'elle ne se sera pas décidée à faire réparer sa pendule Napoléon qui un coup avance, un coup recule, elle ne réussira pas à garder chez elle le moindre Coucou suisse, aussi moderne soit-il. Les horlogers ne font pas de miracles !

FIN

Le plus grand des petits voyages

« Attention au départ ! Attention au départ ! Le train en direction Valençay, Pont st Charmille, et Aiglefeuille va partir »

- Et voilà ! C'est reparti pour un nouveau périple... Mais je manque à tous mes devoirs, Je vais commencer par me présenter.

Mon nom est Hector, et d'aussi loin que je me souviens j'ai toujours fait des voyages en train. Mon papa m'a toujours fait voyager et d'époque en époque j'ai vu évoluer les machines et les paysages.

Quand je n'étais qu'un tout petit bébé, je bougeais peu et je n'avais qu'une vue très partielle de ce qui m'entourait, un bout de fauteuil, un morceau de plafond, la cime des arbres qui de temps à autre faisant naître des éclairs de lumière en passant devant les fenêtres.

J'imaginai des voyages à l'image de mon champ de vision, blotti dans du coton et cerner par une douce vibration qui me poussait au sommeil, et c'est le plus souvent une fois l'aventure terminée que je me réveillais dans ma maison, dans mon lit rassurant où papa m'avait raccompagné.

Quand j'ai grandi j'ai pris de l'assurance et de la mobilité, et j'ai pu enfin découvrir et profiter du monde merveilleux du rail.

Mes premiers émois furent pour la machine à vapeur, c'est la première qui occupa le réseau, une belle machine toute noire, toute bruyante et toute fumante, elle marchait à l'eau et au charbon et rien que l'odeur réveille en moi des souvenirs émus.

Mon papa me laissait circuler de wagon en wagon, il gardait cependant un œil attentif sur moi pour pas que je me blesse.

La vitesse et les odeurs étaient merveilleuses : le bois des voitures, le cuir des sièges, si les fenêtres étaient ouvertes et que vous passiez dans un tunnel une vapeur chaude pénétrait à l'intérieur et planait un instant avant de s'évanouir... Comme un rêve qui part quand le jour revient.

Le bruit des raccords de rails marquait la mesure et même si les vaches dans les prés ne tournaient pas la tête, je suis sûr qu'elles appréciaient le spectacle que donnait la locomotive surmontée de son panache blanc.

Puis le réseau évolua et chemin faisant, plus rien ne fut comme avant. Bien sûr, les voyages étaient plus longs, mais ils se faisaient plus vite.

Je grandissais, mais j'avais pourtant du mal à maintenir mon équilibre. Et si en toutes saisons les feuilles des arbres étaient vertes, je n'avais plus tout à fait le même plaisir à les voir, et les regarder devenait presque pénible tellement leur défilement était rapide.

Durant le voyage, je voyais, ou plutôt j'apercevais à chaque fois ma chère machine à vapeur, mais elle ne tournait presque plus, cela devait prendre trop de temps pour la mettre en marche.

Ce qui me sembla des mois voir des années passèrent avant que je ne retourne au train. Mais quelle ne fut pas ma surprise quand je vis la nouvelle machine qui parcourait les rails, plus rien à voir avec ce que j'avais connu, on aurait dit un grand fuseau bleu qui passait trop vite pour que quiconque puisse y voyager. D'ailleurs papa ne m'y fit jamais monter, j'ignore encore pourquoi, mais je ne regrette pas, cela me permettait de le voir passer en restant au milieu des vaches, toujours aussi impassible qu'à leur habitude.

C'est en me promenant sur le réseau qu'un jour j'ai eu la plus belle surprise de ma vie : ma machine à vapeur était là, juste derrière la gare. Bien sûr elle ne roulait plus et était disposée sur des rails qui partaient de nulle part pour mener nulle part, mais c'était bien elle, toute noire et suivie de tous ces wagons comme dans mes souvenirs. Je me précipitais vers elle en bousculant quelques passagers immobiles, une fois à ses pieds, je revécus en un instant l'ensemble des émotions passées.

Sans attendre l'autorisation ou l'aide de mon papa je grimpais dedans et parcouru les wagons. Rien n'avait changé. C'était merveilleux !

Mon papa qui me cherchait depuis un moment, finit par me retrouver, et voyant que je ne voulais pas partir, il me laissa là, pendant qu'il s'occupait plus loin.

Maintenant chaque fois que nous venons au train c'est là qu'il me dépose et c'est là qu'il revient me chercher.

C'est d'ailleurs d'ici que je vous raconte cette histoire, et même si maintenant, je ne fais plus les voyages que dans ma tête, c'est toujours pour moi plus réel qu'un rêve.

« Thomas ! Thomas ! Tu es là mon poussin, aller vient manger maintenant. Et ramène Hector avec toi, tu sais que ton grand père n'aime pas que tu laisses ton hamster sur ses maquettes de trains électriques. »

FIN

Le plus beau métier du monde !

*Cette nouvelle a été écrite dans le cadre d'un concours dont le thème
était*

« le bonheur au travail »

Le soleil venait de se coucher et nous étions tous les deux allongés, nus, sur les coussins blancs du hors-bord que nous avions loué pour l'après-midi.

Nous avions chacun la tête d'un côté du bastingage et nos jambes s'entremêlaient au centre, ne pouvant se décider à se quitter.

Avec la proximité de l'équateur, l'ombre tombait rapidement. Malgré cela je pouvais la voir qui me regardait. C'est elle qui rompit cet instant romantique la première :

“Dis-moi ! Je viens de me rendre compte d'une chose. Tu as l'air de tout connaître de moi... Vraiment tout maintenant ! Et moi je me rends compte que je ne sais rien de toi !

- Que veux-tu savoir ? Comme tu peux le voir je ne te cache rien !”

Elle sourit :

“Tiens, ton métier pour commencer. Manifestement, tu as l'air d'avoir un certain niveau de vie et depuis dix jours que nous nous sommes rencontrés, tu ne fais rien. Pourtant tu m'as dit que tu n'étais pas en vacances.

- C'est bien d'écouter ce que je te dis. Tu veux connaître mon métier ?

- Oui.

- Et bien je te propose un petit jeu : devine-le !

- Et si je gagne, j'ai droit à quoi ?”

Je réfléchis un instant :

“La plus extrême des expériences physiques que ton corps n'ait jamais connue !

-Ça, je viens de l'avoir ! Mais OK, tu auras intérêt à être à la hauteur !

- Compte sur moi, j'honore toujours le contrat.

- Je commence donc : quand tu es avec moi, quand on se promène, tu as toujours l'air d'observer, comme si tu prenais des notes dans ta tête...tu travailles ?

- On peut dire oui. L'observation des gens et des choses, la découverte des habitudes de vie, observer la civilisation qui m'entoure sont des parties intégrantes de mon travail. Voir de belles choses, toucher de belles choses aussi.

- Et on te paye pour ça ? Cher ?
- Ça dépend. Le prix varie en fonction du travail demandé, du lieu, des clients. Il y a une sorte de barème de base, mais c'est à chaque fois une nouvelle aventure. C'est cela aussi qui fait son charme, sa variété... pas de routine. Toujours de nouvelles têtes, de nouveaux objectifs, une sorte de remise en question constante, c'est ma façon d'avancer.
- Et là, tu es payé cher ?
- Non, pas vraiment. Mais le cadre est enchanteur, et ce que j'ai à faire cette fois est plutôt facile. Donc j'ai pris...
- Tu voyages souvent pour ton travail ?
- Presque toujours, c'est un métier que l'on ne fait pas près de chez soi. Ce n'est d'ailleurs pas recommandé. Je n'ai pas de famille, alors les voyages forment la jeunesse... depuis un certain temps pour moi ! Nouveaux paysages, nouveaux horizons, voilà un autre avantage. Et puis je ne prends que les contrats que je souhaite, je suis mon propre patron. J'ai la chance de pouvoir m'arrêter des mois si je le veux. La liberté et l'autonomie, le parfait accord entre la vie professionnelle et la vie privée.
- Donc tu travailles seul ? Moi je ne pourrais pas.
- Question d'habitude. Cela à l'avantage que tu décides de tout. Tu es responsable des choses faites, des réussites ou des échecs... Tu ne peux t'en prendre qu'à toi. Une autre question ?
- Tes patrons, ils sont où ?
- Derrière des ordinateurs, je ne les vois pas, je ne sais pas qui ils sont. Pas de pression hiérarchique, sauf si cela se passe mal. Tu trouves ?
- Non... Tu sais au départ j'avais pensé que tu pouvais être ce genre d'homme qui vit... de la générosité des femmes..."
- J'éclatais d'un rire qui résonna à la surface de l'eau :
- "Je serais bien mauvais dans ce cas ! Mais je comprends mieux le temps que tu as mis... à céder !
- Pourquoi tu dis cela ?
- Je te donne un indice supplémentaire. L'observation des choses et des gens sont la partie de mon travail que je préfère, celle qui fait de moi l'un des meilleurs dans mon domaine. Alors je peux te dire que tu n'es pas riche et que tu voyages rarement à l'étranger, donc tu ne serais pas une bonne cible. Je pense que tu as gagné ce voyage de quinze jours au Mexique.
- Pas mal ! Dis-moi comment tu déduis cela ?
- Tu es arrivée à l'hôtel avec une limousine et un sac publicitaire d'une marque de céréales. Quand tu as présenté ton passeport à l'accueil, il était

neuf. Plus tard tu m'as montré le tampon de la douane mexicaine avec les pyramides. C'était le seul du passeport. Tu ne sais pas te repérer, et tu ne connais pas le fonctionnement d'un hôtel de luxe. Dans ton sac tu as 14 petites enveloppes avec ton budget pour chaque jour. Quand tu achètes un truc, tu recomptes toujours combien il te reste. Tu n'as aucun bijou de valeur, quoiqu'ici cela soit plutôt prudent. Tu n'as pas de vêtements de valeur ou de marque. Et enfin, chose caractéristique du pauvre, tu remercies tous les serveurs et le personnel qui t'apportent quelque chose. Cela, ta façon d'arranger les couverts au restaurant et tes chaussures plates, même pour sortir, je pense que tu es serveuse toi-même...

- ...
- J'ai bon ?”

Elle se redressa légèrement. Elle me scruta un moment comme si je venais de lui faire un tour de magie :

“Tu sais que tu pourrais faire peur... Tu es détective privé. Une sorte de Sherlock Holmes.

- Donc j'ai bon ?

- Presque ! Mais ce n'était pas un concours... pour des céréales. Et puis je ne sais comment cela fonctionne, j'ai quand même réussi à louer ce bateau avec l'argent que tu m'avais donné et à venir te chercher avec au ponton... Je n'avais jamais conduit de bateau avant.

- J'espérais bien que tu y arriverais.

- Et d'ailleurs tu étais où pendant ce temps, toi ?

- Devine.

- Tu travaillais ?

- Oui.

- Dans un bureau ?

- Non, mais c'était à l'intérieur.

- Dans un hôtel ! Il n'y a que ça ici !

- Oui.

- Pas très loin du mien, le ponton où je suis passé te chercher n'était pas loin... Par contre il n'y avait personne autour.

- Maintenant que j'y pense, c'est vrai que personne ne nous a vus partir. Mais tu as raison l'hôtel est tout près du tien !

- Le Casa Maya, le Balanga ?

- Non, mais tu brules !

- Ben... il ne reste plus que le mien !

- Gagné !

- Tu étais où ? Pas dans ma chambre en tout cas, je t'aurais vu ! »

Dit-elle en riant.

« Et bien pas forcément, puisque tu étais à l'embarcadère pour chercher le bateau. »

Elle marqua un temps d'arrêt :

“Et qu'est ce que tu aurais fait dans ma chambre si je n'y étais pas ?”

Elle avait peur :

“J'envoyais un mail à ton ami Marjory, lui disant que ce soir tu allais te baigner seule au large de l'île d'Isla de Mujeres ... Toujours pas d'idée sur mon métier ? Il va bientôt être l'heure.

- L'heure de quoi ? Tu me fais peur, je veux qu'on rentre maintenant.

- Je suis désolé, mais cela ne va pas être possible. J'ai encore quelque chose à finir avant de rentrer. Un travail à terminer... J'ai la conscience du travail bien fait, c'est une sorte de marque de fabrique. »

Ses jambes étaient revenues sous elle maintenant. Elle se recroquevillait sur les coussins comme un enfant qui se réveille dans la nuit après un cauchemar. De ses mains elle tentait vainement de cacher sa poitrine :

« Et c'est quoi ce travail ?

- C'est toi.

- Je ne comprends pas. Ton boulot, c'était de coucher avec moi ?

- Non. Cela c'était... disons un bonus... Très agréable d'ailleurs ! Je suis tueur à gages.

-...Tu veux dire que tu vas me tuer ? Mais pourquoi ? Tu l'as dit, je ne suis personne !!!”

Elle était toujours nue, et elle reculait maintenant vers le fond du bateau :

“Je ne sais pas pourquoi. Ce n'est pas mon problème. Mon métier c'est de tuer, on ne me demande pas de réfléchir, on me demande d'agir. C'est un avantage, je ne me pose pas de question, enfin juste le comment, mais jamais le pourquoi !

- Mais on vient de..., tu m'aimes...?!

- Désolé.

- Combien on te paye ? Je te paierai plus !

- Ça ne fonctionne pas comme ça ! La confiance de mon employeur et ma vie dépendent de mon... honnêteté. Et puis tu n'as pas les moyens.

- La police saura que c'est toi, on est partis ensemble.

- Non, tu as loué le bateau seule et tu es partie seule, le mail à Marjory le confirmera... Je te l'ai dit, je suis un pro ! »

D'un seul coup nous sentîmes des chocs plus ou moins importants qui semblaient venir de sous le bateau. Le dernier fut si puissant que nous dûmes nous mettre au sol pour ne pas chavirer :

“C'est quoi ?

- Des requins-tigres, il y en a plein ici.

- Pourquoi sont-ils là maintenant ?

- Parce que depuis dix jours je viens les nourrir à la même heure au même endroit. Donc ils attendent leur repas. J'oubliais : l'organisation et la planification sont aussi deux facettes de mon travail que j'adore. Mon contrat spécifie que ta mort doit être accidentelle.”

Elle était maintenant tout à la proue, afin de se tenir le plus loin de moi possible. Je m'approchai donc doucement et d'un geste vif lui fit une petite entaille au bras avec un couteau. Le sang s'irisa à la surface de l'eau créant en un instant une agitation monstrueuse parmi les requins. Le bateau bougeait de plus en plus :

“Si tu ramènes le bateau, on ne croira jamais à l'accident.

- C'est prévu ! Je vais rentrer à la nage, j'ai immergé tout le matériel hier soir. Là, juste sous le bateau... Tu te souviens, prévoir et anticiper, j'aime mon métier.

- Et les requins !

- Ne qu'inquiète pas pour moi j'ai tout prévu... Adieu fillette !”

Je pris un puissant appel sur mes jambes pour que le bateau se balance brusquement de droite à gauche. Elle perdit l'équilibre et bascula. Il n'y eut même pas de cri, juste un entremêlement de dents acérées et de peaux rugueuses et zébrées, puis une mare de sang entourant le bateau.

J'attendis une minute que le calme revint, puis je déclenchai la balise qui illumina la bouée immergée quelques centimètres sous la surface à quelques mètres du bateau.

Je remontai l'équipement avec la gaffe, m'équipai, mouillai l'ensemble du bateau pour effacer mes traces, puis je plongeai au milieu des requins, mon émetteur d'ultra-sons allumé. J'aime le jeu et l'adrénaline. Les mâchoires béantes fonçaient vers moi pour me dévorer, mais à moins de deux mètres, les animaux faisaient demi-tour terrassés par la douleur d'un son inaudible pour moi. Je démarrai mon “seadoo” et une heure plus tard j'arrivais sur la plage.

J'adore le travail bien fait.

FIN



Created with Writer2ePub
by Luca Calcinai

Table des Matières

*	1
RECUEIL de NOUVELLES	4
Du gris au noir profond !	5
Sommaire	8